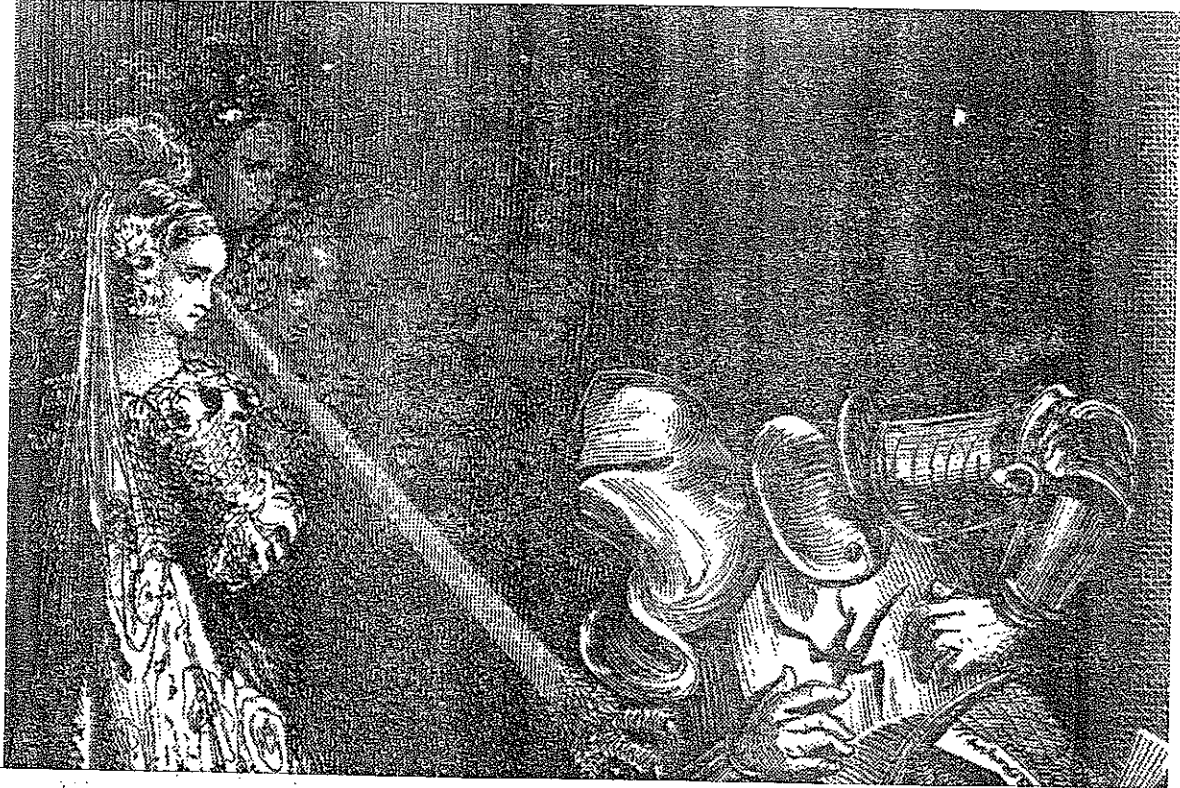


MESSIDOR — THERMIDOR — FRUCTIDOR

LE CRI DE LA MOUCHE DANS LA TOILE
D'ARAIGNÉE — À PROPOS DE JOHN
HOLLOWAY¹

DIETRICH HOSS

JOHN HOLLOWAY
*Changer le monde sans prendre
 le pouvoir — Le sens de la
 révolution aujourd'hui*
*Crack Capitalisme-Brèches
 dans le capitalisme*

Éd. Syllepse, 2007, 322 p.,
 20.-€ (disponible sans frais de
 port chez l'Éditeur)
 Éd. Libertalia, à paraître en
 mai 2012, env.500 p., 20.-€

Voilà un auteur qui parle du changement, mais cette fois-ci du vrai, pas celui qui ne vise que le remplacement d'un personnel de gestion par un autre, sans toucher les structures de fond. Une lecture qui fait du bien après tant de mois de gesticulations rhétoriques fatigantes. Il parle aussi du cri, d'un cri de colère que les deux finalistes dans la course à la présidence prétendaient

avoir entendu. Mais ils en parlaient comme un cri d'eux, des miséreux, en cherchant à l'utiliser à des fins électoralistes. Chez Holloway, au contraire, le cri c'est notre cri, un cri de refus et d'espérance. Il le prend comme point de départ d'une réflexion qui vise à transformer la rage en énergie de changement, en changement d'un monde où nous nous trouvons comme des mouches dans une toile d'araignée. En utilisant cette métaphore il ajoute tout de suite qu'elle est comme toute métaphore à utiliser avec précaution car il s'agit d'une toile que bizarrement nous contribuons à tisser nous-mêmes, « nous sommes les seuls créateurs du système qui nous tient prisonniers » – et nous sommes les seuls à pouvoir déchirer cette toile asphyxiante ! Comme d'autres l'ont fait depuis quelques années (Postone, Kurz, Jappe...) Holloway,

fait réapparaître le concept originel de Marx d'un monde envoûté par le fétichisme de la valeur et de la marchandise. Il met au centre la réification du faire par le fait, la mise en forme de l'activité créatrice humaine multiforme en travail abstrait non-spécifié, valeur d'échange, base de la plus-value et du capital. Nous participons à la reproduction de ce système comme actionnaires et salariés, cadres et syndicalistes, commerçants et consommateurs. Certes, les uns bien plus confortablement que les autres. Les uns gèrent cet état du monde et en profitent, les autres le subissent et en souffrent. Conquérir dans ce contexte le pouvoir politique n'est que la tentative de trouver une autre forme de gestion de ce même mécanisme car l'État en garantit les bases : la propriété privée de moyens de productions, le travail salarié, l'atomisation de la société en citoyens... Mais là où d'autres se contentent d'étudier en détail cette « cage d'enfer », Holloway en cherche la sortie. Il commence avec l'introduction d'une différenciation terminologique décisive entre fétichisme, le mécanisme de reproduction sociale établi, et fétichisation, c'est-à-dire le processus qui est nécessaire pour actualiser au jour le jour ce mécanisme. La différence entre les deux constitue pour Holloway la faille qui permet le cri, l'expression du refus, de la révolte, de la négativité et la non-identité (en se référant à une catégorie centrale d'Adorno). C'est que, dans ce monde dominé par le fétichisme de la valeur et de la marchandise à travers le truchement des institutions du pouvoir économiques et politiques, il y a un « monde absurde et sombre de l'anti-pouvoir » (*Changer le monde*, p. 66), un substrat d'actions individuelles et collectives qui rompent avec le fétichisme

régnant. La tendance est à rompre avec la mise en forme de l'action par la norme du travail abstrait, salarié, imposé par le capital et l'État « en le remplaçant par un faire différent, une activité concrète autodéterminée », comme dit Holloway dans un texte récent³. Dans son nouveau livre à paraître en mai se trouve un inventaire très divers de ses actions dont je peux donner ici seulement un échantillon : « C'est l'histoire de beaucoup, beaucoup de gens... Celle de l'ouvrier de l'automobile à Birmingham qui se rend le soir à son jardin ouvrier afin d'avoir une activité ayant sens et lui procurant du plaisir. Celle des paysans indigènes à Oventic au Chiapas qui créent un espace autonome d'autogouvernement et qui se défendent tous les jours contre les paramilitaires qui les harcèlent. L'histoire du professeur d'université à Athènes qui organise un séminaire en dehors du cadre université pour promouvoir la pensée critique... Celle de l'infirmière de Séoul qui fait tout son possible pour aider ses patients... Celle de l'enseignante retraitée à Berlin qui consacre sa vie au combat contre la mondialisation capitaliste... Celle de la jeune fille à Tokyo qui dit qu'elle n'ira pas au travail aujourd'hui et qui va s'asseoir dans un parc pour lire son livre, ce livre ou un autre⁴...

Ces formes d'un anti-pouvoir sont « omniprésentes ». Moins que d'une insubordination il s'agit souvent d'une attitude « non-subordonnée », de « la rébellion qui est en chacun de nous, la lutte pour une humanité qui est un nous nié, la lutte contre la paralysie qui gagne l'humanité que nous sommes... » Et en se référant à Ernst Bloch, il dit : « ... la lutte non subordonnée pour la dignité est le substrat matériel de l'espérance » (*Changer le*

monde, p. 223). Un substrat qui se trouve plus ou moins enfoui dans chacun de nous tous. Holloway réfute l'idée d'une mission particulière d'une classe ou d'une minorité sociale quelconque. Au contraire : l'identification des classes et des minorités sert aujourd'hui à leur enfermement dans la reproduction d'une société organisée selon le principe de la classification, de la mise en case. Même le processus permanent de la composition, décomposition, recomposition de la classe travailleuse n'est pas envisagé par Holloway en tant qu'une dynamique à saisir d'une façon positive, pour conquérir le pouvoir – comme c'était le cas et continue de l'être pour une certaine tradition marxiste. Ce processus est considéré seulement comme base d'un développement de la négativité d'une non-subordination qui doit conduire à l'abolition des classes. C'est que le front de la lutte des classes sous l'aspect d'une abolition des classes ne se trouve pas entre classes sociales mais traverse l'individu : « Nous participons à la lutte de classes des deux côtés. Nous nous classifions dans la mesure où nous produisons du capital, dans la mesure où nous respectons l'argent, dans la mesure où nous participons, par notre pratique, notre théorie, notre langage (notre définition de la classe travailleuse) à la séparation du sujet et de l'objet. Dans la mesure où nous sommes humains, nous luttons simultanément contre notre *classification* nous existons *contre-et-au-delà* du capital, et *contre-et-au-delà* de nous-mêmes. Telle qu'elle existe, l'humanité est schizoïde, volcanique : chacun d'entre nous est déchiré par l'antagonisme de classe » (*ibid.*, p. 205). Cela rend la lutte contre le règne de la valeur, de l'argent, de la marchandise plus complexe, mais lui donne aussi une

assise plus large, plus fondamentale. L'anti-pouvoir, « la lutte non-subordonnée pour la dignité », n'existe pas seulement dans les luttes ouvertes et visibles des insubordonnés, « dans le monde de 'la gauche'. Il existe aussi... dans nos frustrations quotidiennes pour maintenir ou récupérer le contrôle de nos vies... L'anti-pouvoir est dans les relations que nous tissons en permanence : amour, amitié, camaraderie, communauté, coopération. » Même si Holloway ajoute « qu'en raison de la nature de la société dans laquelle nous vivons, les rapports sont traversés par le pouvoir » (*ibid.*, p. 223) et – pourrait on compléter – par des calculs utilitaristes d'avantages matériels. « Il n'y a pas de vie juste dans la fausse », disait Adorno. Il y a seulement une lutte permanente « pour faire les choses correctement et avec dignité. » (*Changer le monde*, p. 224). Bien sûr pourrait-on objecter qu'une « telle moralité privée est totalement désarmée face au capital », pire, qu'« elle contribue activement à sa reproduction en lui donnant les bases de l'ordre et du bon comportement ». Mais en même temps toute forme de non-subordination, de non-application des principes d'une société marchande « laisse une trace ». Face à ses principes de base, l'argent et le pouvoir, il s'agit d'un « substrat de négativité qui, bien que généralement invisible, peut exploser à un moment de fortes tensions sociales. Ce substrat de négativité est la matière dont sont faits les volcans sociaux » (*ibid.*, p. 225).

La fétichisation n'est jamais totale. Encore faut-il que ce substrat de négativité, ce volcan social, réussisse à accoucher une éruption qui en finisse une fois pour toutes avec le règne de l'argent et du pouvoir. Un tel potentiel est libéré par la crise. Dans un

chapitre sous le titre « La réalité matérielle de l'anti-pouvoir et la crise du capital », Holloway analyse la crise comme une intensification explosive du conflit entre les forces du *faire*, les hommes comme créateurs de richesses, et les forces du *fait*, le capital essayant de faire rentrer dans le lit de Procruste ces forces créatrices d'une valorisation de la valeur, d'une extraction de la plus-value toujours plus difficile à réaliser : « On peut dire qu'il y a crise quand l'insubordination ou la non-subordination du *faire* fait obstacle à l'intensification de l'exploitation requise pour la reproduction capitaliste à un point tel que la rentabilité du capital est sérieusement affectée » (*ibid.*, p. 270). Le capital a essayé les dernières décennies de se libérer des pressions qu'avait exercé le travail sur le taux du profit à l'époque du fordisme – haut niveau de salaire, État social – à travers la création d'une bulle de capital fictif comme premier secteur d'accumulation. Cette fuite en avant vient de mettre gravement en danger la reproduction du système même. Pour rétablir une certaine stabilité du secteur financier, le capital est contraint de s'attaquer de nouveau frontalement au travail. Alors s'ouvre une période de conflit aiguë entre la tentative du capital de « soumettre de plus en plus nos vies à ses exigences... "Agenouillez-vous, agenouillez-vous, agenouillez-vous" hurle le capital » (*ibid.*, p. 282) et le refus de ses attaques. Ce refus de plus en plus acharné ne peut qu'approfondir la crise, c'est-à-dire empêcher la restabilisation du système par un taux d'exploitation inouï. Le refus de cette « solution » produit nécessairement un aggravement de la crise : « Nous sommes la crise, nous sommes *ceux-qui-criens* dans les rues, dans les campagnes, dans les usines,

dans les bureaux, dans nos foyers ; nous sommes les insubordonnés qui crions : " Non ! Ça suffit !... Nous qui n'exploitons personne et qui ne voulons pas exploiter qui que ce soit, nous qui n'avons aucun pouvoir et qui n'en voulons pas, nous qui voulons vivre une vie humaine, nous qui sommes les sans-visages et les sans-voix, nous sommes la crise du capitalisme. " » (*ibid.*, p. 283).

Holloway termine son livre « *Changer le monde* » en ouvrant la perspective d'une dissolution du pouvoir par une « anti-politique d'évènements » sur la base d'une telle affirmation, par une « accumulation de pratiques d'auto-organisation oppositionnelles » dont les exemples sont Mai 68, la chute des régimes de l'Europe de l'Est, la rébellion zapatiste et la vague de manifestations contre la mondialisation (il ne connaissait pas encore le Printemps arabe et les mouvements des Indignés qu'on pourrait ajouter aujourd'hui). Mais si ces « évènements » sont effectivement au moins partiellement accompagnés d'une conscience « d'anti-pouvoir » telle qu'il l'a résumé dans la citation précédente, il s'y montre en même temps d'autres orientations plutôt personnalisantes qui stigmatisent « les abus » du pouvoir politique et économique, « l'avarice du capital financier » – « C'est leur crise ! » lit-on sur les pancartes –, on accuse la servitude au capital des politiciens et leur soif de pouvoir, les privilèges des riches etc. Ainsi n'a-t-il pas été surprenant que dans les dernières élections présidentielles nous ayons assisté à une formidable mobilisation électoraliste pour « prendre le pouvoir », avec l'illusion de pouvoir arriver à une domestication du capital.

En plus, Holloway doit constater que le cri qu'il met au centre comme point de

départ peut adopter des formes purement destructives : « Le *non* est parfois violent ou barbare (le vandalisme, le hooliganisme, le terrorisme) ; les destructions du capitalisme sont si importantes qu'elles provoquent un *cri-contre*, un *non* qui est presque totalement dépourvu de potentiel émancipateur, un *non* tellement nu qu'il reproduit presque ce contre quoi il crie » (*ibid.*, p. 287). Et dans le texte « La rage contre le règne de l'argent », il ajoute : « Notre rage risque de s'épuiser dans des impasses, ce qui est dangereux parce que nous savons que cela peut facilement se transformer en amertume. Cela devient une rage étouffée, une rage suffocante, une rage sans espoir, une rage qui mène facilement à la violence domestique, au racisme et même au fascisme. » Il n'était donc pas surprenant non plus que dans ces dernières élections se soit exprimé aussi un cri de « passion triste », justifié par une certaine décomposition du vivre ensemble, mais stigmatisant ceux qui en sont les premières victimes.

Ainsi se pose-t-il à propos de cette approche de Holloway la question : Quoi faire de plus, au-delà d'une victoire électorale qui peut, peut-être, pendant un certain temps, aider certain d'entre nous à survivre mais ne change en rien les données de fond ? La survie n'est pas la vie. Alors comment arriver en masse à un cri lucide, conscient, capable de produire « des éclairs contre le fétichisme », des « brèches dans le capitalisme » ? Holloway réfute la perspective d'une « politique d'organisation » car associée à l'idée d'une possession de vérité et de certitude qui n'existe pas. Au contraire : « ... l'émergence de l'incertitude est essentielle pour la révolution. " En demandant, nous avançons " (*preguntando*

caminamos), disent les zapatistes. Nous ne demandons pas seulement parce que nous ne connaissons pas le chemin, mais aussi parce que demander quel est le chemin fait partie intégrante du processus révolutionnaire » (*id.*, p. 300). D'accord, mais n'est-il pas possible et nécessaire de concevoir une organisation pour permettre de poser les bonnes questions, de créer un cadre qui permette d'avancer en précisant et affinant les questions ? Mais ceci est une autre question. Pour le moment saluons une réflexion qui n'a peut-être pas encore ouvert des « brèches dans le capitalisme », mais au moins – et c'est déjà beaucoup – des brèches dans la pensée unidimensionnelle d'une gauche médusée par le fétiche capitaliste qu'on espère apprivoiser à l'aide de ses institutions mêmes. Comme on l'entend par-ci et par-là dernièrement : il semble plus facile de s'imaginer la fin du monde que la fin du capitalisme !

Dietrich Hoss

1 Docteur en sciences politiques originaire d'Irlande, John Holloway est installé au Mexique depuis 1991, où il enseigne à l'Université autonome de Puebla.

2 Voir aussi le résumé de ce livre sous forme de « Douze thèses sur l'anti-pouvoir ».

<http://www.europe-solidaire.org/spip.php?article4496>

3 John Holloway, *La rage contre le règne de l'argent*, in : Variations 16/2012, en ligne <http://variations.revues.org/153>

4 Extrait exclusif avant parution du livre *Crack Capitalisme* sous le titre « Rompre », in : Variations 15/2011, en ligne <http://variations.revues.org/69>



Martin Schongauer